

VI | LIVRES, DISQUES, MULTIMÉDIA

ROMAN

La stratégie politico-sanitaire démasquée par l'absurde

François Szabowski imagine un avenir proche où un Président met en place un « État d'urgence », avec confinement et distanciation sociale. Impensable, non ?



François Szabowski décrit un monde où les liens sociaux achèvent de se déliter. (photo YOHANN VORILLON)

DANIEL MURAZ

C'est à cause « d'une retraite qui mangeait un hot-dog » que tout a commencé pour François. Jusque-là, dans ce proche avenir de l'année 2024 et après plusieurs années d'errance professionnelle, l'ex-petit génie de l'informatique avait décroché un CDI de serveur au resto en bas de chez lui et vivait une idylle avec Emma, jeune comédienne rebelle. Mais voilà, quand la vieille dame, son sandwich encore à la main, se fait violemment frapper par des gendarmes mobiles dans une manif d'opposants à la politique sanitaire coercitive qui se met en place, le couple diverge. Emma s'indigne, François reste passif. Et la tension va aller croissante jusqu'à leur séparation, alors que face au risque d'effondrement du système de santé, le gouvernement met en place un état d'urgence pour prévenir tous les accidents. Distanciation sociale drastique et développement du télétravail deviennent la règle, diffusant une crainte des contacts humains, avant la mise en place d'oculaires électroniques et d'un système qui coupe tous les liens sociaux.

Pour François, qui semblait se couler dans le moule du conformisme ambiant, et s'était refait une petite vie comme employé zélé d'un en-

trepôt géant type Amazon, c'est une glissade sur une pantoufle qui va le projeter à son tour vers la clandestinité, retrouvant paradoxalement là la fraternité, voire une hypothétique utopie.

« Un régime libéral, ce n'est pas un régime qui protège les gens. C'est un régime qui leur dit : débrouille-toi »

Vadim

Un pays aux rudes vies, aux consignes sanitaires martelées à outrance, où les messages de précaution instillent une angoisse généralisée, où l'on impose une distanciation sociale, une disparition d'une partie de son visage derrière un masque obligatoire (sur les yeux ici)... Impensable, sauf dans un univers orwellien inimaginable ?

D'origine russe et polonaise, l'auteur (notamment de *l'Amour est une maladie ordinaire*) déploie son sens de l'absurde avec verve et humour. Mais *États d'urgence* est aussi, sous la plume de ce diplômé de sciences politiques, un petit conte moral et philosophique bien senti. Ainsi de cette tirade d'un voisin d'origine slave de François : « J'entends des échos qui me troublent

quand je vois, par exemple, un pays qui restreint mes libertés en me disant que c'est temporaire. Que c'est pour lutter contre un ennemi commun qui nous menace. Quand je vois un pays où on te culpabilise, où on te rend responsable des problèmes qu'il traverse, ou du temps qu'il met à les résoudre... » Et, autre leçon : « Tout ce que je sais c'est qu'un régime libéral, ce n'est pas un régime qui protège les gens. C'est un régime qui leur dit : débrouille-toi. Alors quand un gouvernement ultralibéral te parle de liberté, méfie-toi. »

Alors que l'on semble sortir de la pandémie du Covid, cette fable de politique-fiction, poussant au bout du curseur la logique de ces deux dernières années, offre un vrai miroir des dérives possibles d'un tel autoritarisme au nom du bien. Et cela jusqu'à une conclusion qui ne manque pas de faire réfléchir. ■



États d'urgence, François Szabowski, Ed. du Trépode, 284 p., 18 €



Pour Gary Brooker, Dadack, Scieur Z et Churchill

Tenir une chronique culturelle et d'humeur alors que l'Ukraine est en train d'être bombardée et harcelée par la Russie et que les nations concernées comptent leurs ogives nucléaires comme

LES DESSOUS CHICS

de Philippe Lacoche

Staline eût pu compter ses divisions blindées, peut paraître dérisoire. Pourtant, on prête à Winston Churchill – que je vénère – cette réponse quand, durant la Deuxième Guerre mondiale, on lui avait demandé de supprimer les subventions à l'art et à la culture dans le cadre de l'effort de guerre : « Alors, pourquoi nous battons-nous ? » (Je viens de lire que cette citation serait fautive et que le grand homme n'aurait jamais prononcé cette phrase : en revanche, il aurait tenu des propos similaires dès 1938.) Qu'importe : la réponse était belle et Churchill, immense. Dimanche dernier, en me promenant sur la plage du Crotoy en compagnie de Simone, notre bouledogue français, et sa maîtresse, je n'ai pu m'empêcher de repenser à Gary Brooker, le regretté chanteur et compositeur de *Procol Harum*, décédé quelques jours plus

Les souvenirs se sont mis à bouillonner sous mon crâne...

tôt. (Comme beaucoup d'Anglais, la mer est essentielle dans l'œuvre de Gary et de sa formation.) Je me répète, je sais, mais j'aime nos amis alliés et j'ai une tendresse toute particulière pour les Britanniques qui, à deux reprises, sont venus nous prêter main forte quand les hordes d'outre-Rhin vinrent nous chercher des poux dans la tête. Cela doit aussi provenir du fait que mon grand-père paternel, un ancien Poilu de la Somme, nous racontait leur conduite exemplaire lors de la Grande Guerre. D'où mon goût prononcé pour le rock anglais. (J'adore également le rock US.) Quand j'ai appris la mort de Gary Brooker, mon sang de Ternois et de Français n'a fait qu'un tour. Et les souvenirs se sont mis à bouillonner sous mon crâne presque chauve. En tapant cette chronique, j'écoute leur chanson phare « *A Whiter Shade of Pale* », le tube planétaire de *Procol Harum*, inspiré par deux pièces de Bach, composé par Gary Brooker et par l'organiste Matthew Fisher (il ne



Gary Brooker, le regretté chanteur et compositeur de *Procol Harum*.

sera crédité qu'en 2005 à la suite d'une décision de justice) sur des paroles de Keith Reid, leur parolier emblématique. Pièce superbe, sublime, majestueuse, transcendante, elle contient en elle tout ce que peut produire de beau l'Homme quand il tente de s'élever et de s'éloigner de la barbarie. « *A Whiter Shade of Pale* » n'est pas une simple chanson : c'est un geste à la gloire de l'Élévation. En 1969, dans les boudoirs de Tergnier et de Quessy-Cité, nous dansions le slow sur ce morceau en compagnie de Brigitte, Fabienne, Régine, Marie-Christine et quelques autres, souvent portueuses de pantalons. Dès que nous parvenions à embrasser l'une d'elles sur la bouche, nous remercions, en nos fers intérieurs, Gary Brooker, Matthew Fisher et Keith Reid d'avoir créé autant de beauté qui avait permis de faire chavirer les cœurs tendres de nos petites fiancées. *Procol Harum* me rappelle encore les années 1971-1972 à cours desquelles, mon ami Dadack (RIP), bassiste, me fit redécouvrir le groupe. Alors que tous les musiciens ne jureraient que par *Genesis*, nous, nous, nous bénissions *Procol Harum*. Nous avions même formé un groupe sans nom et répétions, à la MJC de Tergnier (une ancienne salle paroissiale), « *Simple Sister* », chanson issue de l'album *Broken Barricades*. Je repreneis le thème joué par Robin Trower sur ma guitare Ellie Sound, copie de la Gibson SG. Dadack assurait une basse orageuse et puissante, soutenue par la batterie de Jean-Marc Brazier, dit Zézette Junior, dit « le plus gros batteur du monde » avec sa bonne gueule de John Wayne de Tergnier. Et comment terminer cet article sans unir à leur chanson « *Rum Tale* », manière de mot de passe qui m'aunit fraternellement et jusqu'à la mort à mon frangin Renaud, dit Scieur Z. Adieu, Gary ! ■